



CONTE DE LA MONTAGNE

LO SOUDAIRE ⁽¹⁾

On l'appelait *Lo Soudaire*, par dérision. C'était un vieux pensionnaire de l'hospice de Fraize, au corps déformé par l'âge et les infirmités, un être fruste et simple d'esprit, qui s'exprimait difficilement, toujours à court d'idées et de paroles.

Peu communicatif, il vivait en solitaire et paraissait complètement indifférent aux railleries qu'on lui prodiguait.

Fait bizarre, il avait un penchant prononcé pour les choses militaires. Il était invariablement coiffé d'un vieux képi ; la vue d'un soldat le mettait en joie : il essayait à marquer le pas en cadence et à faire le salut militaire. De sa gorge rebelle, comme un hoquet rauque, ces mots s'échappaient : « Ha ! soudaire... ha ! soudaire ».

Tout ce qu'on savait sur le compte du pauvre diable, c'est qu'il était, avant son hospitalisation, hardier sur les chaumes depuis son enfance.

Parfois, des ouvriers en goguette lui payaient un verre d'eau-de-vie. Quand il avait bu, sa figure s'éclairait d'une lueur méchante ; de son bâton, il menaçait dans le vide, d'imaginaires ennemis.

Il terminait paisiblement sa vie quand un vieillard de l'hospice, vétéran de l'année terrible, reçut la médaille commémorative de la campagne. Après la remise de la décoration eut lieu un petit banquet amical. *Lo Soudaire*, ragaillardi par quelques verres de vin s'était assis auprès du héros de la fête, examinant curieusement sa médaille.

Très complaisant, l'ancien soldat la lui confia, puis il se mit à raconter comment, au cours d'une reconnaissance, il avait tué deux soldats prussiens à coups de baïonnette.

Lo Soudaire, jusque là indifférent, prêta l'oreille. Brusquement, il coupa la parole au narrateur :

« *Ha ! mi aussi... dje nè toueu dusse... di Prussiens... do ta dè guirre...* » ⁽²⁾.

Et comme tous mis en gaieté par cette facétie s'esclaffaient et haussaient les épaules, il se fâcha. Ce fut bien pis quand on essaya de lui reprendre la décoration ; il ne voulait pas s'en dessaisir et il fallut l'intervention de la bonne sœur pour le calmer et l'obliger à restituer l'objet de sa convoitise.

¹ Le Soldat.

² Ah ! moi aussi... j'en tuai deux... des Prussiens... pendant la guerre.

*
* *

Dés lors, ce fut une hantise dans son pauvre cerveau. Sans se soucier des défenses qu'on lui faisait et des railleries qu'il s'attirait, sans cesse il relançait le maire, qui, en sa qualité de médecin venait chaque jour à l'hospice : « *Ah ! monsue lo maire... lè médaille ?... mi aussi, dje né toueu dusse... do ta dé guirre* ».

Au début, celui-ci l'éconduisit doucement : « Mais oui, Soudaire, mais oui, tu l'auras, la médaille ; prends patience ».

Un jour, las d'entendre toujours la même fanfaronnade de la bouche d'un pareil bouffon, il l'interrompit au milieu de ses supplications :

« Ce n'est pas vrai ; tu mens ».

Une heure après, *Lo Soudaire* avait disparu.

*
* *

Son absence dura trois jours. Il se représenta un matin, au moment de la visite médicale ; ses vêtements étaient déchirés et couverts de boue, il se traînait péniblement, portant sur l'épaule un vieux sac de toile grise.

On l'amena devant le maire :

« D'où viens-tu, déserteur ? »

Sans répondre à la question, il saisit son sac par le fond et, triomphalement, vida au pied du docteur stupéfait un amas d'ossements humains, de débris d'uniformes et d'armes rouillées :

« *Ha ! li vala, mi Prussiens... Monsue lo maire... et mè médaille ?* » ⁽³⁾ cria-t-il.

Puis, à bout de forces, il s'évanouit.

*
* *

Deux jours après, épuisé par sa longue randonnée dans la montagne, *Lo Soudaire* agonisait. Et toujours, dans son délire, les mêmes lambeaux de phrase revenaient sur ses lèvres :

« *Ha ! mi aussi, dje né toueu dusse... do ta dé guirre.* »

Quand le vieux soldat médaillé apprit que son compagnon allait mourir, il eut un geste touchant. Il tendit sa décoration au docteur en disant :

« *Donè-li, o Soudaire, y lé mérite bi'n ; et pi, ça lui fairait tant piéhi* » ⁽⁴⁾.

Quelque peu interloqué, le docteur hésita, puis il songea qu'au fond le vieux avait raison. Il s'approcha du lit du Solidaire :

« Eh ! bien, je te l'apporte, la médaille ; la voilà. »

Le moribond ouvrit les yeux ; il comprit :

« Ha ! merci » bégaya-t-il. Et deux larmes s'échappèrent de ses yeux brûlés par la fièvre.

³ Ah ! les voilà, mes Prussiens, monsieur le maire... et ma médaille?

⁴ Donnez-lui, au Soudaire, il la mérite bien ; et puis, ça lui fera tant plaisir.

Quand la décoration fut épinglée, il promena un regard heureux et fier sur les assistants, ferma les yeux et parut s'assoupir. Il était mort.

Malgré d'actives recherches on n'a pu savoir où et dans quelles circonstances cet être d'apparence inoffensif et presque inconscient avait tué deux soldats prussiens. Quels furent les mobiles de ce drame ? Atavisme guerrier, haine de races ? Obscur dévouement, rancunes-personnelles ? On ne sait. *Lo Soudaire* a emporté son secret dans la tombe.

J. VALENTIN.



